

Les Géorgiques de Claude Simon : de l'ancienne à la nouvelle terre

Marie Miguet-Ollagnier

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Relisant *Les Géorgiques* de Claude Simon, nous relevons quatre occurrences du substantif « apocalypse » ou de l'adjectif « apocalyptique ». Deux se rencontrent dans la deuxième partie consacrée à l'expérience que fait de la guerre, en hiver, le combattant de 1940. Il est alors plongé dans « une apocalypse de froid » (p. 124), un froid qui, est-il dit, est d'une « intensité terrifiante », ayant une force comparable à celle des « puissants et apocalyptiques chevaux roux » (p. 102). La quatrième se trouve dans la quatrième partie, où le personnage essentiel est

cet O. inspiré par la figure de George Orwell, participant, sans dominer l'événement historique, à la guerre civile espagnole. Selon Lucien Dällenbach, O. « apparaît comme un frère ennemi ou, en tout cas, comme un frère inférieur » (p. 1229) du combattant de 1940. Or il est présenté par le romancier « aplati de tout son long, écrasé dans cette espèce de cataclysme, d'apocalypse » (p. 289). Cet Orwell n'est encore qu'un témoin passif et immature, mais si Claude Simon veut suggérer sa présence, c'est sans doute parce qu'il va devenir l'auteur d'un ouvrage décrivant une hallucinante fin du monde libre, le fameux roman d'anticipation *1984*, publié en 1949, à l'époque où Simon lui-même commence à entrer dans la littérature (ses *Géorgiques* seraient secrètement l'œuvre d'un nouveau George). Quant à la troisième occurrence, elle se rencontre dans la partie médiane, la troisième, celle qui constitue l'axe de symétrie du roman et elle est appliquée à la vision d'un personnage lui aussi médiateur, la grand-mère du combattant de 1940, celle qui a encore en mémoire ce qui concerne l'aïeul L.S.M., jugé coupable d'un crime de parricide puisqu'il a voté la mort du roi; l'aïeule est montrée « conférant une même dimension apocalyptique à tout ce qui pouvait constituer quelque motif ou prétexte de souci, d'alarmes » (p. 195).

S'agit-il dans ces différents cas d'un emploi hyperbolique des mots « apocalypse » et « apocalyptique », qui seraient alors simplement synonymes de « catastrophe », « catastrophique », ou bien ces mots signalent-ils — c'est l'hypothèse que nous allons tenter de vérifier — une véritable structure du roman où se donnerait à lire, comme en un palimpseste, un hypotexte constitué notamment par l'*Apocalypse de Jean* ?

Préliminaires du grand jour

Nous voyons d'abord, disséminées dans un roman dont le titre proclame plutôt une inspiration virgilienne, des allusions à une annonce de fin du monde qui sont empruntées à un vocabulaire biblique et spécialement apocalyptique. De la Bible, le troisième personnage, O., est dit avoir été imprégné dans sa jeunesse, avant qu'il ne soit formé plus tard à une autre Bible, les écrits de Marx. De façon irrévérencieuse, un premier barbu, Moïse (vu à travers la fameuse statue de Michel-Ange), est mis en rapport avec un guide sacré des temps modernes :

lui, [...] qui avait fait tant de chemin non pas seulement pour racheter des siècles de débauche et d'iniquité, comme il était écrit dans le Livre dont son enfance avait été nourrie, mais encore obéir à l'autre Bible dont, à son tour, son adolescence avait été nourrie, œuvre d'un autre Moïse, tout aussi barbu, quoique sans cornes et revêtu d'un complet-veston, issu toutefois du même vieux peuple que ses prédécesseurs, perfectionnant en quelque sorte le dieu exigeant, sévère et législateur qu'ils avaient façonné (p. 283).

Les annonces johanniques sont au nombre de quatre : il y a l'épreuve, le sceau, l'ange et les apocalyptiques chevaux qui apparaissent au chapitre VI de l'*Apocalypse*. Le terme à connotation théologique d'*épreuve*, lié à l'annonce d'une période radicalement nouvelle, se rencontre dans la deuxième partie du roman, associé à formule solennelle : « Mais le temps n'était pas encore venu. » (p. 130) Cette formule est reprise avec la marque du pluriel à la page suivante : « Les temps, donc, n'étaient pas encore venus » (p. 131). On peut y entendre un écho de l'*Apocalypse* : « car le temps est proche » (I, 3). Voici le passage solennellement introduit, mettant en lumière l'épreuve essentielle, celle du feu :

Sans doute fallait-il que d'abord ils (les hommes, les cavaliers) passent (comme au cours de ces initiations rituelles que pratiquent des ordres ou des confréries secrètes) par la série des épreuves qu'avait consacrées une longue coutume (la pluie en automne, le froid ensuite, l'ennui) avant d'en arriver au printemps, à cette suprême et dernière consécration : celle du feu (p. 130).

On lit au verset 17 du chapitre IX de l'*Apocalypse* : « les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et leur bouche jetait du feu, de la fumée et du soufre ».

Le deuxième préliminaire est le sceau. Ce n'est pas par hasard, selon nous, qu'une page de la troisième partie des *Géorgiques* associe l'image d'un sceau et le syntagme « dimension apocalyptique » (p. 195). Est en effet arboré « à la manière d'un sceau » par la vieille femme, grand-mère du combattant de 1940, un camée qui lui vient de l'ancêtre L.S.M. Le rôle de l'aïeule est d'être notamment une incarnation de la mort; « oublieuse du monde qui l'entour[e] » (p. 195), elle est tout entière contemplation du vide. Elle réunit une fois par mois « les survivants endeuillés de quelque catastrophe collective » (p. 198) que contemplent dans son salon les portraits des ancêtres, « foule nombreuse des morts » (*ibid.*). Elle est « la dernière héritière du nom seulement inscrit à présent au fronton d'une cave aux cuves à demi vides » (*ibid.*). Sa demeure à demi ruinée est le « pharaonesque tombeau dans lequel elle s'était tenue comme enterrée vivante » (*ibid.*). Elle s'y emmure chaque année pendant neuf mois à partir du jour des Morts, pratiquant une « sorte de claustration, de réclusion volontaire » (p. 199). Cette vieille femme ne représente pas seulement la famille mais aussi l'Histoire avec une majuscule : « Et avec elle ce fut comme si tout ce qui subsistait encore d'un passé confus, d'une tranche d'Histoire [...] avait été effacé, aboli » (p. 197). Le

chapitre VI de l'*Apocalypse* nous fait assister à l'ouverture des sceaux par l'Agneau. À l'ouverture du quatrième sceau paraît un cheval qui est l'incarnation de la Mort et l'Enfer le suit. Selon les exégètes de la Bible, cet Enfer est le Schéol ou le séjour des morts.

Le troisième messenger de la fin du monde est l'Ange. Le verset 11 du chapitre IX de l'*Apocalypse* introduit un ange de l'abîme nommé en hébreu « Abaddon », en grec « Apollyon », ce nom signifiant « destructeur ». Les chapitres XV et XVI de ce même dernier livre de la Bible mettent en scène sept anges chargés de verser sur le monde les coupes de la colère de Dieu. Les exégètes mettent en rapport les cataclysmes qu'ils déclenchent avec ceux que raconte le livre de l'Exode lors de l'épisode des dix plaies d'Égypte. Dans le récit de la dixième plaie intervient l'Ange exterminateur frappant les premiers nés des Égyptiens. Dans l'*Apocalypse*, la colère des anges émissaires de Dieu atteint la terre, la mer, les fleuves, le soleil, la bête, l'Euphrate, Babylone la Grande Prostituée. Il est dit de celle-ci, au verset 5 du chapitre XVIII de l'*Apocalypse* : « Dieu s'est souvenu de ses iniquités. » Dans la quatrième partie des *Géorgiques*, O. est nommé à trois reprises ange ou archange exterminateur (deux occurrences p. 283; une p. 290). Son adversaire est appelé emphatiquement l'Iniquité. L'ange et l'Iniquité sont dans le roman de pauvres instruments de quelque chose qui les dépasse. L'hypotexte biblique est présent mais il est dévalorisé :

lui, l'ange exterminateur, en train de boiter maintenant sur le remblai, poursuivant à coups de baïonnette une silhouette d'homme à moitié vêtu, [...] s'escrimant à enfoncer une lame d'acier entre les omoplates de l'Iniquité en fuite (un pauvre diable, selon toute vraisemblance, enrôlé de force), la

manquant, trébuchant sous son élan, reprenant sa course, l'Iniquité gagnant de vitesse sur lui, s'évanouissant dans le noir, le laissant là, bredouille, frustré, hors d'haleine (p. 290).

Nous en venons à la marque la plus indiscutable d'une relation intertextuelle avec *l'Apocalypse* : c'est la mention, dans la deuxième partie des *Géorgiques*, des « puissants et apocalyptique chevaux roux » (p. 102). Ces chevaux de la Bible obsèdent Claude Simon depuis *La Route des Flandres* comme l'avait déjà remarqué Karen L. Gould (p. 94). Le critique relevait dans le roman paru aux éditions de Minuit en 1960 « l'apocalyptique, le multiple piétinement des sabots sur la route » (p. 277) — image qui pourrait paraître banale si elle ne se précisait quelques pages plus loin par le chiffre « quatre » (p. 309). Ces quatre cavaliers se retrouvent en 1969 dans *La Bataille de Pharsale* (p. 262), traversant un hameau désert. Les chevaux, ici, se minéralisent pour mieux signaler une définitive déperdition d'énergie. Ils deviennent une frise de marbre, elle aussi soumise à l'érosion du temps. La transposition en œuvre d'art ne sauve pas du néant. On voit dans ce texte les chevaux « secouant leurs crinières pétrifiées, emportant leurs cavaliers pétrifiés. Leur couleur grisâtre ne les distingue pas de l'espace grisâtre, lui aussi pétrifié, sur lequel ils se profilent. » (p. 263) Les quatre cavaliers hantent encore en 1997 *Le Jardin des plantes* (p. 297). Dans ces différents passages, c'est le *quatre* qui signale l'intertexte biblique. Dans *Les Géorgiques*, c'est l'adjectif *roux*. On lit aux versets 2 à 4 du chapitre VI de *l'Apocalypse*, dans la traduction de Crampon, qui est contemporaine (ayant paru en 1923) de la jeunesse de Claude Simon, élève des Jésuites au collège Stanislas : « Et je vis paraître un cheval blanc. [...] Et il sortit un autre cheval qui était roux. Celui qui le montait avait le pouvoir d'ôter la paix de la

terre, afin que les hommes s'égorgeassent les uns les autres, et on lui donna une grande épée. » Est peut-être greffée sur ce souvenir de la Bible la rêverie simonienne récurrente de la scène au cours de laquelle un officier meurt en brandissant une arme. Dans le texte de l'*Apocalypse*, le cheval suivant est noir, il représente la famine; le dernier, pâle, symbolise la peste. Dans le contexte romanesque qui est le sien en 1981 et qui déroule des histoires sur fond de guerre, Simon ne retient que la couleur rousse, celle du cheval qui ôte la paix, et il l'étend à tous les chevaux. Nous nous réservons de montrer plus loin qu'au-delà du conflit historiquement daté de 1940, c'est une guerre des mondes qui est déclarée.

Barcelone, Babylone : les grandes prostituées

Nous avons là des signes précurseurs. Si nous examinons la réalisation actuelle de la catastrophe, nous la voyons dans *Les Géorgiques* gagnant à la fois l'espace naturel et l'espace culturel urbain. Attachons-nous d'abord à ce dernier. Il nous paraît probable que joue dans la quatrième partie des *Géorgiques* une paronymie Barcelone/Babylone. Babylone, nouvelle Babel, nouvelle ville maudite, est dans l'*Apocalypse* assimilée à la Grande Prostituée qui doit payer de sa ruine des années de débauche et de richesse insolente. Cette femme, au verset 3 du chapitre XVII du livre des visions de Jean, est vue « assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème ». Le nom de la ville de Barcelone où O. est traqué à la suite de l'insurrection anarchiste de Mai, est livré non dans le roman mais dans la quatrième de couverture du livre. Il est parfois donné à deviner dans le cours du texte; un cratylisme, semblable à celui du narrateur proustien dans sa jeunesse, inaugure une rêverie sur « cette ville ou plutôt cette étendue

boursoflée, jaunâtre, au nom lui-même semblable à une boursoflure, ballonné, ventru, se déroulant (glissant) à partir de la double bouffissure initiale en sinueuses convulsions de boucles et de jambages » (p. 320). La double bouffissure initiale du B peut signaler aussi bien Barcelone que Babylone ou Babel. Barcelone intègre à elle les villes espagnoles aux anciennes splendeurs comme Lérida (p. 334). L'inscription en grandes majuscules PUTA (p. 335) les désigne comme nouvelles incarnations de la Grande Prostituée. On a une hallucinante évocation d'une civilisation urbaine retournant au néant mais dont les ruines malodorantes gardent le souvenir d'une ancienne opulence : traces de palaces, de banques, de bordels, d'édifices religieux délabrés. Ces ruines sont hantées par des êtres devenus des ombres d'eux-mêmes : « les visages cireux et grisâtres des vieilles prostituées aux fausses dents d'acier chromé » (p. 322). On rencontre aussi « les visages impitoyables et rehaussés de carmin des vieilles momies aux fausses dents d'or » (*ibid.*), « les sexes flasques, broussailleux et grisâtres qu'exhibent les vieilles putains soulevant des dentelles déchirées, les hommes noirs, à quatre pattes, les genoux protégés par des morceaux de vieux pneus attachés de ficelles étalant le goudron sur le trottoir dans l'âcre et suffocante fumée » (p. 323). À l'extérieur de la cité, « les cargos rouillés dans le port » (p. 322) témoignent de l'ancienne prospérité commerciale de Barcelone, ville maintenant ruinée. De même, il est dit de Babylone la Grande Prostituée, au verset 11 du chapitre XVIII de l'*Apocalypse* : « Et les marchands de la terre pleurent et sont dans le deuil à son sujet, parce que personne n'achète plus leur cargaison : cargaison d'or, d'argent, de pierres précieuses. » Dans le même chapitre, au verset 19 : « Malheur ! Malheur ! La grande ville dont l'opulence a enrichi

tous ceux qui avaient des vaisseaux sur la mer, en une heure elle a été réduite au désert. » Les pilotes voient au loin la fumée de son embrasement (XVIII, 26). Cette Grande Prostituée est maintenant « un séjour de tout esprit impur, un repaire de tout oiseau immonde et odieux » (*Apocalypse*, XVIII, 2). La ville où, dans *Les Géorgiques*, erre O. semble un cloaque où toutes les déjections du monde se sont déversées : « par l'effet de la pesanteur avait glissé, était venu s'amasser, s'accumuler ce que les autres pays avaient péniblement et peu à peu expulsé au cours des siècles, entassé là comme au fond d'une poche, d'un cul-de-sac, bloqué, malodorant et couvert de mouches » (p. 320). Barcelone cesse ainsi d'être une ville espagnole géographiquement situable pour devenir le symbole de la déchéance de toutes les villes de la terre. De la même façon, selon les exégètes de la Bible, Babylone ne désigne aucune ville particulière mais représente la cité des hommes opposée à la cité de Dieu. La ville des *Géorgiques* a de « hauts panaches de poussière s'élevant, tourbillonnant, fuyant entre les façades désolées, s'affalant, s'élevant de nouveau au-dessus des chaussées défoncées, poudreuses, où serpentent en gluantes rigoles de boue noire les eaux des éternelles et vaines lessives » (p. 323). De ces coulées se détachent des « bulles de dômes dérivant avec lenteur, venant s'agglutiner en grappes sous les nuées de mouches aux orifices bouchés des égouts » (*ibid.*). Les anciennes splendeurs sont souillées, dégradées; on voit « les fientes des pigeons sur les statues de bronze, les architectures bosselées » (p. 322). Ce n'est pas seulement la nature dégradée mais aussi l'impudicité qui laisse ses traces sur cette ville de la quatrième partie des *Géorgiques* : sont dénoncées ses « vitrines garnies de préservatifs couleurs de muqueuses », ses « affiches roses contre la syphilis », ses « affiches couleur de soufre contre

la blennorragie » (*ibid.*). La mention du soufre pourrait être une allusion à la cité maudite de Sodome, détruite par le soufre céleste, cité que l'*Apocalypse* compare explicitement, en même temps que l'Égypte, à la Grande Prostituée. Les visions de Jean les vouent à la destruction : « et leurs cadavres resteront gisants sur la place de la grande ville, qui est appelée en langage figuré Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié » (*Apocalypse*, XI, 8). De ces cadavres abandonnés, on peut voir la transposition dans le roman avec « les grappes de jambes, de seins, de têtes d'enfants, de bras, de mains en cire suspendues en ex-votos [*sic*] dans les églises » (p. 322).

Admirateur de Proust, Simon réécrit à sa façon ce que son devancier donne à lire dans *Le Temps retrouvé*, montrant en surimpression Paris bombardé, Sodome, Pompéi (voir p. 385-386). Les bâtiments restés debout de la ville simonienne n'ont qu'une apparence de vie, comme ces corps pétrifiés qu'on trouve dans les ruines des villes antiques ensevelies sous les cendres du Vésuve. Cette ville offre le spectacle d'un « lourd et jaunâtre cancer de pierres » (p. 325). Une vision analogue se présente dans les villes du Nord que présente la dernière partie du roman : « ce pourrissoir, l'étouffant labyrinthe de pierres, de ruelles, de palais vides, de prisons, sous son pestilentiel couvercle aux relents de sang croupi et de cadavres mal chaulés » (p. 390). Le caractère apocalyptique de la séquence est ici donné par le martèlement du chiffre *quatre* : « quatre officiers généraux » (p. 391), « quatre panaches bleu blanc rouge », « quatre visages tannés, sévères, imperturbables », « les quatre onduleux et fastueux plumets s'inclinant une deuxième fois, les quatre rudes visages de cuir s'abaissant de nouveau », « les quatre claquements de talons, les quatre tintements argentés des éperons » (p. 392). Dans ce passage où

on voit converger des armes d'un continent entier assoiffé de vengeance, on pense non seulement aux quatre cavaliers, mais aussi aux quatre anges de l'*Apocalypse* à qui a été confiée la tâche de nuire à la terre (VII, 2-3).

Pour revenir à Barcelone, les corps de ceux qu'on y rencontre semblent avoir été brûlés puis minéralisés par un feu céleste comme celui qui a détruit Sodome ou par une éruption volcanique semblable à celle qui a anéanti Pompéi : « ceux qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir tués sans distinction de sexe ni d'espèce » (p. 324). Il s'agit bien là d'un spectacle de fin du monde, malgré quelques vestiges prestigieux ; nous sont données à contempler

les mêmes orgueilleuses architectures boursouflées, toujours debout, intactes [...], mais semblables maintenant à ces carapaces de crustacés, ces coquilles vidées de leur contenu, comme ces villes restées telles quelles après le passage de quelque catastrophe, paradoxalement protégées par la violence, la soudaineté, la vitesse même d'un cataclysme brutal, quelque ouragan ou quelque pluie de cendres surprenant ses habitants en plein sommeil, puis l'ouragan déjà parti, les cendres dispersées, sans presque laisser de traces, du moins spectaculaires, retrouvées des siècles plus tard avec leurs maisons aux tables encore dressées, leurs riches mosaïques, leurs cirques monumentaux, leurs priapiques enseignes de lupanars (p. 324).

Mort et renaissance du cosmos

L'*Apocalypse* de Jean décrit des signes de la fin des temps qui ne concernent pas seulement Babylone, la Grande Prostituée, mais aussi le cosmos. On lit aux versets 12 et 13 du chapitre VI de l'*Apocalypse* : « Et je vis, quand il eut ouvert le sixième sceau, qu'il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière parut comme du

sang, et les étoiles du ciel tombèrent vers la terre, comme les figures vertes tombent d'un figuier secoué par un gros vent. » Au milieu de la deuxième partie des *Géorgiques*, dans les plaines du Nord, « le piétinement des sabots remplaçait le sourd ébranlement qui semblait venir des profondeurs de la terre » (p. 113). L.S.M., pour sa part, dans la première partie, « voit un soleil mauve sur fond brun. Le mauve se décolore, devient blafard, comme une lune indécise entourée peu à peu d'un halo plus clair qui se casse et se divise en marbrures, en polygones irréguliers. » (p. 61) Le général ressemble parfois à un augure latin découpant dans le ciel un espace qui lui permet de prévoir l'avenir. Il semble à un moment enregistrer des forces inconnues agissant sur la planète; ainsi lorsqu'il observe dans le ciel l'étrange mouvement d'un nuage :

Le nuage est plus foncé lorsqu'il se condense, presque noir, s'éclaircissant lorsqu'il s'allonge, file dans une direction ou l'autre, parfois au contraire comme suspendu sur place, immobile, nombreux et pour ainsi dire clignotant. Tour à tour il diminue de volume, se rassemble, pointe soudain en fer de lance, s'étirant en écharpes, comme de la limaille de fer attirée par un invisible aimant qui se déplacerait dans le ciel, montant et descendant, décrivant de larges spirales, agité d'un incessant et minuscule mouvement intérieur. (p. 67-68)

Mais c'est surtout la deuxième partie des *Géorgiques* faisant voir le monde par les yeux du combattant de 1940 doublé plus tard d'un romancier visionnaire qui nous rend contemporains d'une « apocalypse de froid » (p. 124). Le lecteur devient le spectateur d'une terre sur laquelle la vie a disparu, où règne l'entropie, où les hommes sont « brutalement jetés, déposés comme à la surface d'une planète morte, dépeuplée et glacée » (p. 85). Le cycle des saisons, caractéristique de la vie sur terre, a disparu. Le froid, est-il dit, « atteint une intensité

terrifiante, devint quelque chose de pour ainsi dire cosmique : implacable, vivant, c'est-à-dire comme une force sauvage aussi, comme les puissants et apocalyptiques chevaux roux, à la fois tranquille et opiniâtre, inflexible, comme un étau » (p. 102). La fin de l'alternance féconde des saisons est signifiée un peu plus loin : « Il semblait que l'hiver ne dût pas avoir de fin, qu'il avait toujours été là, serait encore là lorsque les barres sur les jours des calendriers arriveraient à mai ou à juillet, que le printemps et l'été faisaient partie de ces choses abolies une fois pour toutes » (p. 105). Les corps sont devenus des « mannequins transparents sans chair ni os » (p. 103). Ce froid paraît avoir son origine dans un ailleurs lointain, contre lequel le monde terrestre est sans défense : « sans le moindre écran contre le froid sidéral et céruleen qui se précipitait, compact, du fond des espaces interstellaires, pesait de toute son impondérable masse sur les collines et les vergers enneigés jusqu'à la lisière mauve de la forêt » (p. 118). Les hommes éprouvent « la sensation fantomatique sur le visage d'impondérables contacts se dissolvant, accrochés aux cils, fondant sur les lèvres avec une saveur métallique » (p. 94). Les images de Simon rendent palpable une sorte de *horla*, pour reprendre le titre et, sans doute, le jeu de mot de la nouvelle de Maupassant. L'auteur du roman de 1981 suggère quelque chose qui vient d'au-delà de la terre, une matière « à la fois compacte et fluide », pénétrant partout, « dans les narines, la bouche, les poumons, [...] envahissant le corps selon les lacis compliqués des bronches, des bronchioles, des vaisseaux » (p. 102). Le grand organisme vivant qu'est un corps d'armée semble voir son activité arrêtée « comme si le gel avait figé dans une sorte de mécanique immobilité les rouages de l'énorme machine qui, dans un premier temps, s'était mise en branle, puis s'était tout à coup

arrêtée, comme quelque mécanisme soudain grippé » (p. 133). Les hommes sont « projetés, comme hors de l'Histoire, ou livrés à quelque chose qui se situait au-delà de toute mesure » (p. 119).

Simon suggère parfois aussi la présence, dans la nature, de réalités semi-monstrueuses qui ressemblent à la Bête de l'*Apocalypse*. Un général devient « quelque animal à carapace, une tortue, un obus posé verticalement, gourd, raide, avec, comme une sorte d'attribut phallique [...] son étui à revolver » (p. 115). La force qui fige les vivants semble atteindre les vents eux-mêmes : « Il n'y avait pas de vent non plus. Comme si le froid avait gelé ou plutôt solidifié sur place l'air lui-même, comme si par quelque opération chimique les particules invisibles qui le composaient s'étaient prises toutes ensemble en un bloc transparent, lumineux » (p. 118). Dans l'*Apocalypse*, au chapitre XVI, la mer devient comme le sang d'un mort (verset 3), le soleil brûle les hommes par le feu (verset 8).

On sait toutefois que, pour l'auteur de ce dernier livre de la Bible, la destruction n'est pas le dernier mot. On voit surgir, annoncée par l'Ange et descendant du ciel d'auprès de Dieu, une Jérusalem nouvelle. Simon lui-même a confiance en une force de régénération de la terre, comme le rappelle Anne Clément-Perrier : « Tout ce qui retourne à la terre est à nouveau pourvu de vie, et ramène à l'analogie *materia-mater*. » (p. 90) Si *Les Géorgiques* de Claude Simon ont cinq parties alors que le poème didactique de Virgile n'a que quatre chants, c'est pour indiquer un nouveau départ du temps. Le chapitre consacré à « l'apocalypse de froid » (p. 124), au « terrifiant hiver se ruant à l'intérieur » (p. 138), souligne aussi le caractère vivifiant de cette saison, utilisant un ensemble d'images empruntées aux

pierres précieuses. Le regain de froid est annoncé par une « impitoyable et radieuse limpidité de saphir » (p. 138). L'hiver est comparé au « contenu d'une de ces boîtes en cuir sombre qu'ouvre un joaillier, dévoilant soudain l'impitoyable et glacial éclat des pierres, comme une apothéose minérale, l'ultime et triomphal avatar du carbone, des forêts englouties depuis des milliers et des milliers d'années » (*ibid.*). C'est une imagerie voisine de celle qui, selon la vision de Jean, caractérise la Jérusalem nouvelle : « la première base est du jaspé; la deuxième du saphir, la troisième de la calcédoine » (*Apocalypse*, XXI, 19-20). Mais le monde nouveau de Simon ne descend pas du ciel, il surgit des profondeurs de la terre, il est le « triomphal avatar du carbone ».

L'expérience du combattant de 1940 étant celle qui est la plus proche de celle de l'auteur, c'est en elle plus qu'en l'aigre acharnement de L.S.M. qu'il faut voir l'ultime message du livre.

Bibliographie

APOCALYPSE DE JEAN. (1923), dans *La Sainte Bible*, traduction de l'abbé A. Crampon, Paris, Desclée et Cie.

CLÉMENT-PERRIER, Anne. (1998), *Claude Simon. La fabrique du jardin*, Paris, Nathan.

DÄLLENBACH, Lucien. (1981), « *Les Géorgiques* ou la totalisation accomplie », *Critique*, n° 414, novembre.

GOULD, Karen L. (1979), *Claude Simon's mythic muse*, Columbia, French Literature Publications

PROUST, Marcel. (1989 [1927]), *Le Temps retrouvé*, dans *À la recherche du temps perdu*, t. IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

SIMON, Claude. (1960), *La Route des Flandres*, Paris, Minuit.

—. (1969), *La Bataille de Pharsale*, Paris, Minuit.

—. (1981), *Les Géorgiques*, Paris, Minuit.

—. (1997), *Le Jardin des plantes*, Paris, Minuit.

Résumé

Le roman *Les Géorgiques* fait allusion à l'*Apocalypse* en renvoyant au texte final de la Bible. Le vocabulaire de Claude Simon est celui de Jean annonçant la fin du monde, surtout quand il parle de chevaux roux. La quatrième partie se déroule à Barcelone et à Lérida, villes où O (Orwell) est témoin de la guerre civile. Cette région est une nouvelle Babylone maudite. La catastrophe atteint aussi en 1940 le Nord de la France et toute la planète. Mais le texte biblique et le roman annoncent une renaissance de la terre avec des images analogues.

Abstract

The novel *Les Géorgiques* alludes St John's *Apocalypse*, the last part of the Bible. Claude Simon's lexicon is the same as in the biblical text foretelling the universal disaster, especially when he speaks about reddish horses. The fourth part takes place in Barcelone and Lerida, the towns where O (Orwell) witnesses the civil war. This land is a new wretched Babylone. The disaster extends as far as North of France in 1940 and the whole planet. But the biblical text as well as the novel foretell a new birth of the earth and uses the same imagery.